

The Curve of the Earth de Simon Morden

Jessica Guillemette

La galaxie cybernétique
Number 254, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79876ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guillemette, J. (2015). *The Curve of the Earth* de Simon Morden. *Spirale*,(254), 49–50.

FAUSSES PISTES

PAR JESSICA GUILLETTE

THE CURVE OF THE EARTH

de Simon Morden

Orbit, 387 p.

Les travaux de Norbert Wiener sur la cybernétique, discutés lors des célèbres conférences Macy, ont contribué à l'élaboration de nouvelles façons de penser les liens entre l'homme et la machine qui trouvent écho dans les œuvres de nombreux auteurs contemporains, en particulier au sein du genre science-fictionnel. La figure du posthumain – qui, par sa seule existence, met à l'épreuve plusieurs conceptions fondamentales de l'humanité – offre des pistes de réflexion dont les répercussions s'étendent bien au-delà du domaine littéraire. Toutefois, l'équilibre entre le récit et les questions qu'il pose est parfois précaire, et le désir d'offrir un *sain divertissement* a souvent pour effet de simplifier à outrance les potentialités réflexives et philosophiques de l'œuvre.

C'est le cas dans *The Curve of the Earth* de Simon Morden, roman qui suit Samuil Petrovitch, un immigrant russe qui a mené une révolution en Europe dix ans auparavant et qui, lorsque sa fille adoptive disparaît en Alaska suite à l'explosion suspecte d'un engin spatial, doit faire équipe avec Newcomen, un agent du FBI, afin de la retrouver. La prémisse, bien que classique, est efficacement développée : Petrovitch, modifié cybernétiquement et en contact constant avec Michael, une intelligence artificielle, a dû se battre toute sa vie pour survivre contre les pouvoirs établis et se faire une place dans le monde ; Newcomen, de son côté, est un enfant de l'eugénisme qui a grandi dans un utérus artificiel, un agent des États-Unis et de leur « *ultra-conservative, hyper-patriotic, quasi-fascistic, crypto-theocratic Reconstructionist government* ».



Les deux personnages, on le comprend rapidement, ont une perception très différente de l'univers social qu'ils habitent et des technologies qui les entourent, ce qui crée une dynamique divertissante. Malheureusement, plus le récit avance, plus cette relation devient une béquille sur laquelle l'histoire tente de s'appuyer : celle-ci manque de chair, et on en vient à suivre les personnages d'aéroport en aéroport, d'hôtel en hôtel, sans qu'aucun développement concret ne découle de ces déplacements anonymes. Même les conversations entre les protagonistes et les réflexions qu'ils partagent l'un sur l'autre deviennent répétitives, oscillant constamment entre un antagonisme méfiant et une timide camaraderie. L'histoire se replie sur elle-même ; entre des altercations avec des agents ennemis, des hypothèses qui se terminent en cul-de-sac et des éléments nouveaux qui ne servent qu'à brouiller les pistes, l'intérêt se dilue.

Pourtant, plusieurs aspects du récit intriguent et auraient gagné à être développés : les améliorations cybernétiques de Petrovitch, par exemple, font en sorte qu'on le considère à mi-chemin entre un homme et un dieu.

**LA CYBERNÉTIQUE,
QUI AURAIT PU ÊTRE À L'ORIGINE
D'UNE RÉFLEXION SUR LES THÈMES
DE L'IDENTITÉ ET DU LIBRE
ARBITRE, DEVIENT DONC UN SIMPLE
RESSORT NARRATIF.**

Il est évident que son statut hybride joue un rôle primordial dans la façon dont il se définit – cet état de fait est mis en évidence dans les rapports qu'il entretient avec Newcomen. Dans cette optique, il est décevant de constater que ces améliorations, tant physiques que psychiques, ne sont mises à profit que lors des scènes d'action ; la cybernétique, qui aurait pu être à l'origine d'une réflexion sur les thèmes de l'identité et du libre arbitre, devient donc un simple ressort narratif. Le personnage de Michael, quant à lui, n'est pas suffisamment exploité. Qu'est-ce donc que cette intelligence artificielle qui, curieusement, semble éprouver (ou exprimer) des émotions ? Quelle est son utilité, et quelles sont les limites de sa puissance ? Les réponses à ces questions sont à peine esquissées et on parvient difficilement à dessiner les contours de cette présence insaisissable. Considérant que ce sont les personnages – humains, hybrides ou machines – et les relations qu'ils tissent entre eux qui sont au cœur du récit, on se demande ce qui aurait pu arriver si on leur avait permis d'explorer leurs configurations identitaires singulières et de s'incarner au-delà des limites étouffantes de l'histoire à laquelle ils sont assujettis.

Dans cette perspective, l'intérêt de *The Curve of the Earth* réside peut-être en ce qu'il est symptomatique d'un état actuel de la fiction. À une époque où l'informatique et la cybernétique envahissent notre vie quotidienne aussi bien que la vie sociale, le genre romanesque, notamment dans l'univers de la science-fiction et de l'anticipation, exacerbe encore davantage leur domination au sein des discours social et scientifique. De manière hyperbolique, les auteurs insistent pour montrer que la technologie fait de plus en plus partie de notre monde. Mais paradoxalement, ils produisent souvent un effet inverse, parce que mal outillés pour mener adéquatement la démonstration intellectuelle nécessaire. La cybernétique devient alors une sorte de support qui cherche à divertir plutôt qu'à faire réfléchir sur les rapports ambigus et conflictuels entre l'homme et la technologie. ■